

Littérature, lundi 4 janvier 2016

« Lambeaux » - Charles Juliet (Ed Gallimard - 1995)

📚 Biographie et bibliographie, œuvres de Charles Juliet

📚 Lambeaux

- ✓ Genèse de l'ouvrage
- ✓ Exorcisme de la culpabilité
- ✓ Étude du texte
- Le titre
- L'ouvrage : deux parties mais trois portraits
- Les personnages
- Le style
- Biographie ou autobiographie : tableau des similitudes
- Un poème de Charles Juliet

L'auteur :

Naître à la vie, naître à la littérature

Charles Juliet naît le 30 septembre 1934 à Jujurieux, dans l'Ain, quatrième enfant d'une famille paysanne. Un mois après sa naissance, sa mère plongée dans une grave dépression est conduite à l'hôpital psychiatrique, qu'elle ne quittera plus jamais. Encore nourrisson Charles Juliet est placé dans une famille adoptive, il y grandit entouré de tendresse. A l'âge de huit ans, il apprend le même jour à la fois l'existence et le décès de sa mère biologique. (ce sera le thème de *Lambeaux*, bien longtemps après (1983 puis 1995)

Quelques années plus tard, il entre dans une école d'enfants de troupe, et se retrouve déraciné à Aix-en-Provence. Il y passera huit années d'une vie austère et disciplinée, expérience qu'il évoquera plus tard dans *L'Année de l'éveil*. A travers les études de médecine qu'il entame, il désire avant tout étudier le psychisme de l'homme.

Mais il développe une passion ardente pour la littérature et à 23 ans, il prend la décision de renoncer à ses études, pour se consacrer à son besoin d'écrire, impérieuse nécessité et aussi moyen de se connaître et d'exhumer ses blessures.

Un laboratoire d'écriture

La forme du journal s'impose naturellement à Charles Juliet et il va le tenir pendant des décennies. Ce journal, outil d'une lente descente en lui-même est aussi un véritable laboratoire littéraire dans lequel se dessinent déjà les grands thèmes de son œuvre. La poésie l'accompagne, des nouvelles et du théâtre suivront.

« ... au début je ne savais pas très bien ce que je faisais. ... j'ai pris un cahier sur lequel j'essayais de noter ce que je percevais de ma réalité interne. En fait dans ce journal, je parle très peu de l'extérieur, parce que celui-ci était sans intérêt. Ce qui me passionnait, c'était d'observer ce qui se passait en moi, de le fixer pour pouvoir le comprendre. Donc après ces premières tentatives, nouvelles, théâtre..., pendant des années je n'ai été capable que de tenir ce journal... » (Charles Juliet en son parcours, p. 49-51)

Il ressent alors l'écriture comme un véritable combat, et travaille dans la solitude sans savoir encore où il va. Il passe quinze ans de travail sur soi et sur l'écriture avant de voir en 1973 publier sa première œuvre : *Fragments*.

Vers le récit

Des années plus tard, en 1989, *L'Année de l'éveil* lui permet d'aborder la forme du récit à travers son histoire personnelle. Véritable livre d'apprentissage, à travers son expérience à l'école militaire, il relate son entrée dans la vie d'adulte. C'est ce récit (et plus tard *Lambeaux*) qui fait connaître son œuvre au grand public, reconnaissance qui se manifestera aussi en 1990 avec le film réalisé par Gérard Corbiau et inspiré de « *L'Année de l'éveil* ».

En 1995 paraît *Lambeaux*, qui touche au plus intime et lui permettra ensuite de s'éloigner de lui-même :

« *Après ce livre j'ai pu aller vers la fiction.* » (*Charles Juliet en son parcours*, p. 113)

Il est remarquable que *L'Année de l'éveil* et *Lambeaux*, récits intimes de son adolescence, ne soient écrits par Charles Juliet qu'à plus de cinquante ans. Il y livre les véritables clefs pour comprendre son journal ; il lui aura fallu ce temps pour porter à la lumière l'enfant qu'il était.

« *Attente en automne* » sera son premier livre de fiction, recueil de trois nouvelles où l'auteur peut diriger son regard vers d'autres horizons, après plus de vingt-cinq années de difficulté de vivre et d'écrire, de doutes et d'introspection.

Dans « *L'Inattendu* » paru en 92, il est question des événements rapportés dans « *Lambeaux* ». Son journal de 93 à 96 « *Lumières d'automne* » les évoque également.

Une œuvre d'une singulière unité

Charles Juliet a pratiqué de nombreuses formes d'écriture : récits, théâtre, poésie, journal... et malgré cette diversité son œuvre montre une singulière unité. **Unité de thème** d'abord, tant son œuvre est toute traversée par la recherche de soi.

« *Je n'ai jamais décidé d'employer telle ou telle forme. Cela s'est fait au fur et à mesure de mon cheminement... De toute manière, quel que soit mon mode d'écriture, j'ai le sentiment que je dis toujours la même chose. Il est sans cesse question de cette même aventure intérieure. Je ne sais rien dire d'autre...* »

Unité de style ensuite, qui donne elle aussi toute une cohérence à son œuvre. Le travail sur la langue, fait de sobriété et de précision, élimine tout ce qui pourrait peser inutilement. La langue est considérée comme une matière en une analogie chère à Charles Juliet, celle de la matière travaillée par l'artiste :

« Travailler un bloc de pierre ou travailler sur les mots, c'est une manière d'intervenir sur soi-même, de se sculpter intérieurement, de pétrir sa pulpe. » (Charles Juliet en son parcours, p. 131)

Charles Juliet obtient le **Prix Goncourt de la poésie** en 2013.

Lambeaux (1995)

- **Genèse de l'écriture de *Lambeaux***

L'écriture de *Lambeaux* s'est faite en **deux étapes**, séparées d'une douzaine d'années. La première, en 1983, verra l'abandon de sa rédaction après une vingtaine de pages, tant cette remontée dans son enfance submerge Charles Juliet d'émotions douloureuses.

Le manuscrit est alors oublié dans un tiroir, enfoui dans sa mémoire.

Puis, des années plus tard, Charles Juliet rencontre incidemment un paysan qui a connu ses parents et lui révèle d'importantes franges de leur passé.

Enfin prêt à pénétrer dans sa mémoire, il reprend le manuscrit et peut enfin écrire la suite qu'il attendait. Ecrire *Lambeaux*, lettre à sa mère à la 2ème personne, va être un moyen de se délivrer de la culpabilité qui le hante.

- **L'exorcisme de la culpabilité**

En écrivant *Lambeaux*, Charles Juliet réalise une lente descente en lui-même, où il cherche à identifier les racines de la douleur.

« Il me fallait pénétrer dans ma mémoire, dans mon inconscient, tenter d'y projeter un maximum de clarté » (Charles Juliet en son parcours, p. 113)

Le mal est une blessure enfin identifiée et nommée :

« Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe » (*Lambeaux*, pp. 146-147)

Venu au monde à un moment où sa mère, fragile, ne pouvait plus faire face à une nouvelle naissance, Charles Juliet se rend inconsciemment responsable de sa dépression, puis de sa disparition. Il porte en lui une angoisse indicible, qui prend corps en une profonde culpabilité et plane sur lui « comme un nuage noir ».

Pendant longtemps, cette culpabilité n'est pas identifiée comme telle, Charles Juliet va prendre lentement conscience de ce sentiment déjà tout contenu dans ces lignes gravées à l'adolescence, cri dont chaque mot est mesuré :

« L'enfant que le père a chassé n'a plus de route

Là-bas, loin dans la montagne, du fond de sa tombe, la mère appelle inlassablement

De sa bouche écrasée, le fils la supplie d'accorder enfin son pardon »

« Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe » (p 146- p147)

Étude du texte :

1. Présentation :

Lambeaux est le basculement, - le mot grec catastrophe signifie basculement -, essentiel dans l'écriture de Charles Juliet.

- **Le titre** : il mérite qu'on s'y arrête. J'y reviendrai. Enfance en lambeaux ou lambeaux de l'enfance ?

- **L'ouvrage** :

Il est bâti en deux parties et trace en fait trois portraits : celui de la **mère naturelle**, celui de la **mère nourricière** et celui de **l'auteur**.

Il n'écrit pas pour pleurer ou mendier sa mère. Il écrit contre le silence et l'anéantissement. Il sait que sa parole passe par celle de sa mère.

C'est à la source de cette tendresse refusée et de ses paniques rencontrées que se situe *Lambeaux*.

Un bref prologue pose les fondations de cette entreprise : faire ressusciter, recréer la lumière de la mère.

- **La première partie**, la plus longue et aussi la plus belle, fait revivre, ou plutôt vivre, sa mère « la jetée dans la fosse », c'est une biographie.

Le « tu » représente Hortense Juliet, morte de faim à l'hôpital psychiatrique en 1942.

Elle est l'ainée d'une famille de quatre filles d'un couple de paysans. Durant l'hiver, **alors que la mère travaille à l'usine et le père aux champs, c'est elle qui prend en charge la maison**. Chaque matin représente pour elle le début d'une rude journée. Il lui faut faire « le ménage, les repas, les vaisselles, le linge à laver et repasser, l'eau à aller chercher, les lourds bidons de lait à porter, les lapins, les volailles, les cochons... le jardin, les légumes, le bois... tricoter, repriser. » (p. 14) Pourtant, **elle sait que la vie peut être lumineuse**. Il est d'ailleurs des moments où elle « devient une autre petite fille qui oublie tout du village et de la ferme » (p. 17) : celle qui est sur les bancs de l'école, une école **qu'elle aime par-dessus**. Mais, un jour, au retour de la proclamation des résultats, le couperet tombe : ses parents, hostiles à l'école, la placent devant son destin : **elle devra rester à la ferme pour aider et élever ses sœurs**. « Pour la première fois lui vient le désir de mourir. » (p. 20)

Au fil des années, elle grandit, cultivant seule son univers intérieur, trimant et s'usant à la tâche à la ferme. Ses parents la trouvent différente, étrangère, et lui lancent souvent ces mots qui la « meurtrissent » : « Celle-ci, on se demande d'où elle vient. » (p. 25) Un jour, en aidant une voisine à ranger son grenier, **elle dénêche une Bible**. Cette Bible est **un vrai cadeau**. Toute sa vie, elle va la lire, la relire, se laissant pénétrer de ses mots et de ses histoires. Ce sera son seul livre. Elle prend des notes, apprend des passages par cœur et commence à écrire son journal.

Un autre cadeau lui est fait : sa **rencontre avec « le jeune homme »**, un dimanche après-midi, alors qu'elle se promène seule. Le dimanche suivant, ils se retrouvent et parlent, lui, le Parisien, l'étudiant qui séjourne chez sa tante, comme il le lui confie, et elle, la petite paysanne profitant de ses quelques heures de liberté. **Enfin, elle vit**. De nouveaux rendez-vous leur permettent de se connaître mieux. Mais, un dimanche, ils sont surpris par un effroyable orage qui les oblige à se séparer plus rapidement que prévu.

Elle ne sait pas qu'elle ne le reverra jamais et qu'**en fait, il est un des malades du sanatorium** tout proche. Elle apprend plus tard que **l'orage l'a tué**. « Ce jour a fracturé sa vie, **désormais, elle n'est que douleur** » aux jours uniformes » (p. 64), explique le narrateur.

Deux années passent. Un jeune homme, **Antoine, la remarque et elle finit par se marier avec lui pour pouvoir quitter la ferme**. Mais la maison où ils s'installent est **encore plus triste et plus sombre**, et le village plus désolé. De plus, **elle se retrouve seule**, à nouveau « étrangère » (p. 68). Antoine travaille loin et ne rentre que le samedi soir. **Elle tombe enceinte** une première fois. La jeune mère est **d'abord comblée**, ses journées se remplissent. Survient ensuite une autre grossesse, puis une troisième. Elle est **fatiguée et épuisée** ; son corps et son esprit ne suivent plus. La quatrième grossesse la mène à la **dépression** : « La vie ne te traverse plus, elle semble s'écouler ailleurs, et il n'est rien qui puisse te tirer de ta désespérance. » (p. 76) Le quatrième enfant est un garçon, Charles.

Trois semaines après la naissance de ce dernier, elle confie ses quatre enfants à une voisine, **brule sa Bible et ses carnets, et s'ouvre les veines** « pour céder à l'appel du repos, du sommeil » (p. 79). Sa belle-sœur la découvre dans son sang et la sauve. **Elle est alors internée en hôpital psychiatrique**, mais, « à cette époque, les hôpitaux psychiatriques sont moins des hôpitaux que des prisons, les médecins sont ignorants des rouages de la psyché » (p. 81). Son état s'aggrave. Pourtant, **elle continue à écrire et un médecin découvre ses écrits. Celui-ci pense alors qu'elle n'a rien à faire avec les malades « chroniques »** (p. 85) qu'elle côtoie et convoque Antoine pour la faire sortir. Mais ce dernier est broyé par d'autres rouages, ceux de la seconde guerre mondiale. Il part comme soldat. Elle reste donc enfermée. **Quelques années plus tard, elle est retrouvée, un matin, morte de faim.**

Elle a fait partie des victimes d'un régime qui considérait les malades mentaux comme des sous-hommes et qui a pratiqué ce que l'on nomme « l'extermination douce »

- **La deuxième partie** est le récit « d'apprentissage », de cet enfant placé, à trois mois, après l'internement de sa mère, auprès d'une famille d'accueil. Une autre mère, **la toute-donnée**, pleine d'amour, remplace la première absente dès les premiers mois. C'est une **autobiographie** de l'auteur.

Le narrateur est confié à monsieur et madame R., des paysans suisses qui l'élèvent comme leur propre enfant. Le bébé est difficile, il pleure sans cesse. Il est angoissé et **il a peur de l'abandon, malgré toute l'affection qu'il reçoit.**

Il réussit son **concours d'entrée à l'école des enfants de troupe d'Aix-en-Provence et devient « un petit militaire »**. Puis il **se passionne pour le sport**. Il se distingue en boxe et son chef se prend d'affection pour lui. Quelques mois plus tard, le jeune homme, qui a quatorze ans, a une relation amoureuse avec la femme de son chef. Il est alors « corrodé par une lancinante culpabilité », il est « écartelé », « pris dans une bourrasque qui le jette brutalement en pleine crise d'adolescence » (p. 108).

Lorsqu'il obtient son diplôme, il lui faut quitter la caserne. **Il se sent attiré par l'écriture** : « Tu veux écrire. Tu veux écrire mais tu ignores tout de ce en quoi consiste l'écriture » (p. 129). Il ressent alors « une véritable ivresse », ne se doutant pas que « s'amorçait une crise qui allait durer vingt ans » (p. 127).

Pendant quelque temps, il est professeur de sciences physiques, puis rencontre celle qui va devenir sa compagne et qui va l'encourager à se lancer à plein temps dans l'écriture. **Après des années de « blocages, d'inhibitions, d'insomnies, d'angoisses »** (p.132), il **mène l'enquête sur celle qui lui a donné le jour.** Il est rongé par la culpabilité : « si tu n'étais pas né, elle n'aurait pas connu un tel destin » (p. 147), et demande pardon :

« Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe » (p. 146).

Il fait même une tentative de suicide. Mais, « un jour il lui vient le désir d'entreprendre un récit où il parlerait de ses deux mères », un hymne à celles qui « [l']ont accompagné et nourri, donné du courage et poussé en avant, guidé et aidé à [s]e frayer une fente dans la forêt dont [il] cherchai[t] à [s]'échapper » (p. 148). Ce récit aura pour titre « **Lambeaux** ». En écrivant, il trouve « le ravissement, la plénitude » (p. 153) et découvre enfin « **combien passionnante est la vie** » (p. 155)

***Lambeaux* est la tentative douloureuse de sortir de la nuit de l'enfance.**

Il le fait par fragments, par morceaux, comme d'une étoffe déchirée : arrachement, déchirement, détachement, les trois mots résument le travail de l'écrivain.

Il arrache au passé des bribes de souvenirs.

Juliet fait surgir une lumière pâle mais salvatrice. Le petit garçon qui hantait son être et lui ne font enfin qu'une même personne.

Tout au bout de ce chemin douloureux se trouve la vie enfin acceptée.

Renaissance, seconde naissance plutôt, après ce long accouchement à soi-même.

Il a réussi à vaincre par l'écriture la pauvreté, l'absence de savoir et de lectures, le silence et la dépression profonde, la tentation incessante du suicide, les doutes et les démons intérieurs.

Tout ce manque, ce manque de vie, ce manque de tendre, est le fond de ce livre.

Ce livre porte toutes les larmes de la mère que Juliet porte en lui :

« Pardonne, ô ma mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la fosse ». (p 147)

***Lambeaux* marque un tournant essentiel dans l'écriture de Charles Juliet. Il le libère et le fera ensuite passer de la poésie et des journaux à la fiction.**

L'auteur y vide pour la première fois sa mémoire, dénoue le nœud de son malaise et l'origine de son écriture : la maladie de sa mère alors qu'il n'a que quelques mois.

➤ **Les personnages** : (deux parties mais trois portraits)

Les deux mères :

l' esseulée et la vaillante,
l' étouffée et la valeureuse,
la jetée-dans-la-fosse et la toute-donnée.

Le narrateur :

L'auteur fait de lui un portrait en creux en évoquant les événements de sa vie et en parlant de Félicie Ruffieux.

C'est pour lui un devoir de parler d'elles (p 149) : elles n'ont jamais eu la parole
Il veut aussi écrire pour celles et ceux qui

1. « L'esseulée », « l'étouffée », « la jetée dans la fosse » :

- Elle est destinatrice de la dédicace » où on apprend sur cette femme : son regard doux, les conditions de vie, la solitude ... qui seront développées ensuite

Le pronom personnel « **tu** » de la dédicace et de la première partie renvoie à **la mère biologique de l'auteur**. À aucun moment son prénom n'est indiqué.

Le portrait physique est très succinct : elle a des « yeux immenses » et un « regard doux et patient » (p. 9). Cette femme observe beaucoup, mais ne dit mot : « tes mots noués dans ta gorge » (p. 9).

Notons que dans **la deuxième partie**, après que le narrateur ait trouvé une photo d'elle chez son père, son portrait physique est plus développé : « Un visage à la structure régulière et bien équilibrée, tu l'avais trouvé beau. Haut front, nez droit, large bouche aux lèvres bien ourlées... » (p. 144)

Quant **au portrait moral**, il est plus précis : cette femme est avant tout profondément **solitaire et seule** (« ta solitude », « ton incessant soliloque », p. 9), elle se parle à elle-même et semble **renfermée sur elle-même**. Elle vit dans un silence mortel (silence du père, surtout, qui ne sait qu'ordonner). Personne ne lui prête attention, elle **passse inaperçue** tant elle est discrète. Son seul compagnon est un chien, le seul qui semble la comprendre : « À tes pieds, ce chien au regard vif et si souvent levé vers toi. » (p. 10)

Cette mère est caractérisée par une **souffrance extrême qui la submerge et la consume** (« Un feu la consume », p. 10). Sa souffrance ne connaît aucun répit, elle est « sans relâche », comparable à « la nuit interminable des hivers » ou encore « à l'infini des chemins » (p. 9-10). Il semble qu'elle ne peut y échapper : « toute fuite est vaine et tu le sais » (p. 9-10).

Cette mère apparaît donc comme **fragile et peu équilibrée**. Tout mouvement vers le positif est stoppé net « comme un coup qui [lui] aurait brisé la nuque. » (p. 10) Elle est **en perpétuelle recherche et continuellement insatisfaite**. Elle tente pourtant d'échapper à son destin comme le montre la métaphore filée de la route : « La route impraticable, et fréquemment tu songes à un départ, à une vie autre, à l'infini des chemins » ; « La route neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l'horizon » ; « à jamais les routes interdites, enfouies, perdues » (p. 9-10). Mais **elle ne peut fuir** cette situation inhérente à son être.

Elle est décrite comme **une sainte qui a souffert le martyre en silence**. Le narrateur insiste sur son abnégation et sur sa lutte intérieure de chaque instant. Elle s'est sacrifiée et son sacrifice a fini par l'étouffer. **Le narrateur semble comprendre ce qu'elle a vécu** : il montre qu'elle n'a pas eu le choix, qu'elle est une **victime** (« Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner », p. 9). Bouleversé, il cherche « à déchiffrer l'énigme de cette vie et de sa fin » (p. 144). À travers la biographie, il cherche à la faire exister, il « la recrée, la ressuscite » (p. 10).

Ch Juliet reconstitue sa mère par des témoignages de personnes qui l'ont connue.

2. « La vaillante », « la valeureuse, la toute-donnée »

Le « tu » de la seconde partie désigne **le narrateur lui-même**. Celui-ci raconte sa vie.

C'est sa **mère adoptive** qui lui **permet d'être et de vivre** ; il est donc **fortement attaché à elle** : « Il arrive que tu te précipites dans la cuisine, il te faut impérieusement la voir, te repaître de son visage, lui prendre la main, te serrer contre elle » (p. 97) ; « Le samedi matin, tu ne tiens plus en place. Soudain tu t'échappes et une fois dans la rue, tu te mets à courir. Il faut absolument que tu la voies... » (p. 135). Mais, bien que ce lien soit très fort, il ne sera totalement lui-même que quand il aura ressuscité sa mère biologique et qu'il aura réussi à créer, à partir de ces deux mères, la mère idéale, imaginaire.

De cette mère, il ne donne aucun portrait physique : **elle est tout Amour**. Elle est **celle qui nourrit, qui guérit, qui rassure** : « Quand tu la vois, que tu l'embrasses, ton cœur bondit et une étrange sensation de bien-être te délivre de tes tensions. » (p. 136). Cette mère de quatre enfants a en effet su multiplier son amour : « Être riche de tant d'amour et le donner à profusion sans jamais chercher à en tirer le moindre bénéfice, cela t'émerveille. » (p. 136) De son père adoptif et de ses frères et sœurs, il ne dit rien que son attachement pour eux.

Le narrateur / auteur :

Quant à lui, c'est d'abord **un enfant peureux** (« La peur. La peur de l'obscurité, la peur des adultes. La peur d'être enlevé. La peur de disparaître », p. 94), puis **un jeune homme fréquemment sujet à la mélancolie et aux coups de cafard**.

Outre ses mères, **deux figures féminines** marquent sa vie, mais **il n'en dit pas grand-chose**.

La première, la **femme de son chef**, l'initie à la vie amoureuse : « Un jour, elle te prend dans ses bras. Atterré et ébloui, tu t'abandonnes. La suis avec stupeur sur le chemin qu'elle te fait découvrir. » (p. 106)

La seconde sera sa **compagne d'adulte** et lui permettra de consacrer toute son existence à l'écriture en prenant elle-même en charge leur vie matérielle. Il n'en dit rien de plus si ce n'est qu'il trouve étrange la confiance qu'elle place en lui : « Qu'on puisse croire en toi, en tes possibilités, te bouleverse, déclenche une crise de larmes, te donne envie de disparaître. » (p. 131)

De manière générale, **Juliet relate peu d'anecdotes sur sa vie et reste pudique**. Il est également intéressant de constater que les « personnages » principaux ou les personnes qui comptent n'ont pas de prénom. Il tait également les noms de lieux. (parfois une lettre « H » pour un nom de ville.)

➤ La langue et le style de Juliet :

Dans une langue poétique très travaillée, parfois incantatoire, où chaque mot semble pesé, réfléchi, Juliet utilise de nombreuses phrases nominales très courtes pour laisser s'exprimer les pauses et les non-dits des passages particulièrement douloureux

Biographie ou autobiographie ?

Cette oeuvre est-elle une biographie ou une autobiographie ? Il est difficile de trancher. Pour la **deuxième partie**, la réponse semble évidente ; on se trouve face à une **autobiographie** si l'on considère la définition qu'en fait Philippe Lejeune :

Les œuvres autobiographiques se présentent comme une communication entre l'auteur et le lecteur. L'auteur prend la parole à la première personne et annonce qu'il va faire le récit de sa vie. Cette

prise de parole suppose la présence plus ou moins implicite d'un lecteur. Le récit de cette vie est donc un contrat dont les termes sont généralement énoncés en début de texte. Contrat ou pacte dans lequel l'auteur s'engage à faire preuve de sincérité, de bonne foi en opposition à la fiction.

Pour Philippe Lejeune, l'autobiographie est un **récit rétrospectif en prose qu'une personne fait de sa propre vie en mettant l'accent sur la formation de sa personnalité**, ce qui est effectivement le cas dans la seconde partie de *Lambeaux*. Par contre, **le pacte autobiographique**, commun à tous les écrits autobiographiques, **est peu présent chez Juliet** : celui-ci ne prend pas d'engagement de sincérité.

En outre, à la différence d'autres écrivains, Juliet n'écrit pas pour se justifier ou pour rectifier son image, pour laisser à la postérité un témoignage utile sur son époque ou encore pour le simple plaisir de se souvenir. **Il écrit pour se reconstruire, pour connaître ses racines, sa personnalité, pour retrouver l'unité de son être et ainsi donner un sens à son existence. Pour lui, écrire est vital ; la fonction thérapeutique de l'écriture est donc ici capitale.** Nous y reviendrons au point suivant.

Pour ce qui est de **la première partie**, à première vue, on a l'impression qu'il s'agit d'une biographie, mais **on peut se demander s'il ne s'agit pas 'en filigrane' d'une autobiographie**. Prenons quelques exemples où le parallélisme des destins entre la mère et l'auteur est étonnamment rendu.

... / ...

	Première partie	Deuxième partie
Même enfance difficile	« Besoin farouche de faire reculer la misère. »	« Un combat incessant contre la misère. »
Même hantise de se sentir exclu et même attachement à la famille	« Celle-ci, on se demande d'où elle vient » Figures de l'étrangère, du bagnard (p. 69)	Episode du « petit Boche » qui le rejette dans le camp ennemi. (p. 101)
Même sensation de décalage	Elle se sent différente de ses soeurs, des gens du village, elle a la « sensation d'être toujours décalée » (p. 34)	« Le malaise de n'être que rarement à l'unisson, de te sentir coupé des autres. » (p. 120)
Même sensation d'avoir deux vies	« Il y a celle qui prépare la cuisine et celle qui souffre de solitude. »	« Ta vie est rigoureusement cloisonnée. » (p. 111)
Même attirance pour les mots, l'écriture	Elle lit la Bible avec passion, écrit et rédige un journal intime	Il apprend les manuels de français par coeur et devient écrivain
Expérience très forte du premier amour, mais sentiment de culpabilité et obligation de garder le secret	« Cet amour qui n'a cessé de croître depuis votre première rencontre, il t'érode, il te dénude, sa violence t'effraie. » (p. 55)	« Ce qu'auparavant tu ne connaissais pas a pris possession de toi et ne te laisse aucun répit. » (p. 107)
Tentative de suicide	« Ta force de vie faiblissant t'invite à tout lâcher, à disparaître. » (p. 79)	« Tu n'as plus la force de poursuivre, ton aventure doit s'arrêter là. » (p. 147)

Un poème de Charles Juliet

toi ma morte
mon enfance avortée
mes années errantes
ton visage plane
sur ma vie
et tu es le sang
et la sève
le chemin
que je m'ouvre
la lumière où
mûrira l'issue
tu es aussi
la mort
la mort où s'engloutit
au premier jour
ton visage inconnu
(celle où je désire sombrer
quand je rêve d'en finir)
mais tout autant
tu es ce mourir
de chaque instant
auquel il me faut
consentir
(ce mourir qui rend
l'être aussi neuf
aussi clair aussi
jaillissant qu'un
clair matin d'avril)
étrangement
tu me tiens
en deçà
de ma naissance
et parfois
guidé par
tes mains
te tête
l'origine

L'oeil se scrute 1995/ Fouilles 1998